

Nantes, le 9 avril 2013

Conférence à l'Institut d'Études Avancées

« Penser Ivan Illich »,

par Thierry Paquot

pour Barbara

« Pensée Ivan Illich », sous-entendue quelle est la pensée d'Ivan Illich, ou bien comment pensait Ivan Illich ou encore « Penser Ivan Illich » c'est-à-dire quand on pense, pense-t-on avec Ivan Illich, à partir de sa pensée pensante, comme lui ? Et pourquoi pas « que pensons-nous de la pensée d'Ivan Illich ? » ou encore « pense-t-on le Ivan Illich ? »

Il est quasiment impossible de savoir vraiment comment un individu pense. Certes, les neurosciences aidées de l'imagerie cérébrale peuvent localiser tel type d'opération cognitive et distinguer quelle partie du cerveau est alors mobilisé, et ce chez l'homme et la femme, mais ce n'est pas sur ce terrain, que je ne fréquente guère, que je compte vous entraîner. Plus simplement, ma question serait plutôt celle-ci : comment un intellectuel, en l'occurrence Ivan Illich, « se met en penser », non pas « à », mais « en » ?

Un ouvrage récent, *L'Atelier de Marcel Mauss*, de Jean-François Bert (CNRS éditions, 2012) décrit le travail quotidien d'un chercheur de fin du XIX siècle à sa mort en 1950, c'est-à-dire avant l'ordinateur, Internet et le courrier électronique. Du reste, l'auteur se félicite de travailler sur cette époque révolue où la correspondance entre savants permet d'en savoir plus sur leurs relations tant personnelles que professionnelles, les services qu'ils se rendaient (indiquer le nom d'un auteur méconnu, envoyer un livre, réagir à un article, proposer une participation à un colloque, aider à la traduction, etc.). Ici, le chercheur bénéficie de la riche correspondance de Marcel Mauss (1872-1950) avec ses proches (son oncle Emile Durkheim, Henri Hubert son « jumeau de travail », l'équipe de *L'Année sociologique*, etc.), ses collègues français et étrangers, ses élèves, etc. Il a pu également reconstituer, à peu près du moins, les bibliothèques de l'anthropologue « sans terrain » (celle du Musée de l'Homme, celle déposée actuellement

du musée du Quai Branly, celle virtuelle de ses innombrables comptes rendus et la « sienne », à son domicile). Chaque ouvrage « dit » quelque chose sur Marcel Mauss : Est-il dédié ? Est-il annoté ? Est-il entièrement coupé ? Est-il mis en fiche ? Par recoupement, on peut apprécier sa lecture de tel livre, par exemple s'il en vante les mérites à un correspondant, le conseille à ses étudiants, l'indique en bibliographie d'un de ses articles, etc. Le biographe a également puisé des informations, ou parfois de simples anecdotes, dans les souvenirs de collègues et d'anciens élèves ou encore dans les notices nécrologiques. Même dans ce cas particulier de Marcel Mauss où la matière est apparemment abondante, nous ne pouvons qu'imaginer ce qui déclenche sa curiosité, ce qui le met sur telle piste, ce qui l'incite à passer tant de temps sur tel thème, à apprendre une nouvelle langue, ce qui lui fait plaisir et ce qui lui pèse...

Venons-en à l'atelier d'Ivan Illich, et Barbara Duden, ici présente, pourra largement compléter mes propos... Voilà comment je vois les choses : c'est collectivement qu'un sujet est une première fois formulé. Du moins, Ivan fait fréquemment état du déclic et des « amis » qui y ont contribué – généralement en introduction à une intervention ou à une publication. Le sujet étant d'abord délimité dans une version maladroite et imparfaite, Ivan élabore une bibliographie. Il connaît parfaitement quelles sont les « bonnes » bibliothèques et les personnes ressources, et ce à l'échelle mondiale. Selon le lieu où il se trouve, il rassemble les ouvrages disponibles, il les lit et prend des notes (« en latin de cuisine », s'excuse-t-il). Comme vous le savez, un livre bien souvent en appelle d'autres que le lecteur découvre dans une note en bas d'une page ou dans la bibliographie en fin de volume. Il complète ainsi son propre *corpus*. Simultanément, Ivan organise un *workshop* sur ce sujet ou un de ses aspects, en parle autour de lui, commence à rédiger quelque chose, fait circuler et annoter ce premier jet et « vingt fois sur le métier » le remet en écriture... Il n'est pas nécessairement le seul propriétaire d'un thème, ainsi par exemple lorsqu'il conçoit ce qui deviendra *Une Société sans école*, et qu'il en discute à Cuernavaca avec Everett Reimer et ailleurs avec Paulo Freire, il sait que de leurs discussions sortiront trois livres... Très honnêtement, et cela est assez rare dans le milieu universitaire, Ivan fait part de ses dettes, ainsi la première phrase d'*Une Société sans école* est la suivante : « L'intérêt que je porte aujourd'hui à l'éducation, c'est à Everett Reimer que le dois. (...) » (p.205). Les premières lignes de *Némésis médicale* sont de même nature : « Cette étude est le résultat de dix-huit mois de recherches en commun avec les participants à mon

séminaire du CIDOC. J'en citerais certains, alors que d'autres seront souvent les seuls à reconnaître leur pensée originale et même leurs propres termes dans les pages qui suivent. Je me dois de mentionner en particulier Roslyn Lindheim, Joe McKnight, André Gorz, Alain Dunand et Marion Boyars qui, chacun à sa manière, ont contribué de façon décisive à la réalisation de ce projet. » (OC, vol.1,p.584)

À Cuernavaca, où je ne suis jamais allé, mais selon des témoignages convergents de plusieurs participants, le travail de collecte des données et celui de leurs premiers traitements sont collectifs. Les exposés successifs permettent à Ivan d'organiser sa pensée, d'en tester la pertinence (et l'impertinence !) et de la formuler jusqu'au moment où elle lui paraît éditable. Il y a, du reste, à Cuernavaca un centre de reprographie et une imprimerie, plusieurs publications régulières y sont fabriquées et diffusées sous forme de documents provisoires, de notes de synthèse, de recueil de textes en cours, d'anthologie d'articles de référence ou de « vrais » livres en diverses langues. Exposer l'état d'avancement d'une réflexion est essentielle pour Ivan, d'où l'importance que revêt l'enseignement, il enseigne pour penser. Certes c'est aussi son principal revenu après la fermeture du CIDOC, mais avoir des « élèves », mot qu'il affectionne et qui ne marque à ses oreilles aucunement une quelconque hiérarchie, correspond à un « temps fort » de son cheminement intellectuel. Faire part oralement de l'état de sa pensée lui permet de la jauger et d'en saisir les imperfections qu'il s'empresse de corriger lors d'un autre exposé et d'une autre réécriture, qui vise toujours la simplification. Il y aurait à étudier ce couple, chez lui évident, uni et constant, oral/écrit. Il en analyse les relations dans plusieurs de ses travaux et ce dès *Libérer l'avenir* (qui rassemble des articles de la fin des années cinquante et des années soixante) ...

Lors d'un séminaire consacré à Ivan Illich tenu à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris, les 28, 29, 30 novembre et 1^{er} décembre 2012, un participant considérait qu'Illich ne soignait pas son écriture, qu'il n'était pas un écrivain, qu'on le lisait difficilement à cause d'une absence de style et il suggérait pour expliquer cette impression, qu'Illich n'ayant pas de langue maternelle (il est né à Vienne en 1926, dans un ex-Empire où l'on parlait onze langues et lui-même avait un père qui parlait le croate, une mère l'allemand, une gouvernante le français, puis il a été scolarisé à Florence où il parlait l'italien...), ne disposait que d'une langue « sans qualité », passe-partout, sans relief. Par contre, ce participant appréciait ses exposés, sa voix, ses intonations et ses

gestes. Il est vrai qu'Ivan Illich possédait un incontestable charisme et ne vous laissait pas indifférent, il jouait aussi de sa séduction... Personnellement, je trouve que ses livres sont efficacement construits, accessibles à un public de néophytes, discrètement érudits, je les lis avec plaisir et puis j'y cueille quand même de belles tournures... Je dois également préciser que ces différentes étapes constitutives du cheminement de sa pensée s'effectuent bien souvent en plusieurs langues. Ce qui complique l'enquête. J'ai constaté en préparant mon livre sur lui qu'Ivan pouvait rédiger un brouillon en espagnol, l'exposer en anglais et le publier pour la première fois en allemand, puis en d'autres langues, souvent à partir de la version anglaise ou française (comme avec les *Œuvres Complètes* revues et complétées en deux volumes, qu'il considère être dorénavant l'édition de référence à partir de laquelle il est possible de traduire ses textes, or ces *O.C.* sont incomplètes, non seulement *ABC* n'y figure pas, pas plus que de nombreux textes éparpillés dans diverses revues un peu partout au monde...). Dans ce cas, il est le seul à pouvoir nous révéler les écarts – et aussi les enrichissements – d'une étape à une autre, et comme il ne les a pas consignés nous devons nous contenter de ses réponses, généralement précises et fiables, à David Cayley ou aux souvenirs des uns et des autres. Je regrette de n'avoir pas systématiquement noté ses propos, je l'ai fait lors d'un séjour à State College, mais rarement après nos dîners parisiens, or la mémoire humaine filtre, oublie, transforme... J'ajoute que nous ne disposons pas malheureusement de sa correspondance, il y a dans quelques fonds, comme celui d'André Gorz à l'IMEC, des lettres à Ivan Illich, dont nous ignorons les réponses ou dans le fonds des éditions du Seuil, des lettres du co-fondateur Paul Flamand, mais là encore les réactions d'Illich ne sont pas consignées... J'ai demandé en juillet dernier (2012) à Valentine Borremans, qui séjournait à Paris, si Ivan avait conservé des lettres et si oui, si elle envisageait-elle de les publier, elle m'a répondu « non », Ivan ne lui a pas laissé d'indication précise en la matière.

Chacun de ses livres mobilise une incroyable bibliographie en plusieurs langues. Pour certains d'entre eux, elle occupe autant et parfois plus de pages que le texte lui-même comme pour *Le Travail fantôme* ou *Le Genre vernaculaire*. Je dois avouer que c'est à lui que je dois de rédiger dorénavant des « promenades bibliographiques » qui accompagnent mes essais et semblent appréciés des lecteurs... Les bibliographies d'Ivan, qui ne se présentent jamais comme une interminable liste alphabétique sèche mais indiquent ce qu'il doit à qui, nous renseignent sur sa façon de stimuler sa pensée, de se

mettre *en train de penser*, par exemple, elles révèlent non seulement ses références, mais en indiquent les origines disciplinaires et en mentionnent la réception critique. Prenons quelques exemples. Dans l'édition française du *Travail fantôme*, figure un « Guide bibliographique » (pp.223-248, volume 2, *O.C.*, Fayard, 2005) qu'Ivan introduit ainsi : « Durant l'été 1980, le texte anglais de mon discours sur le 'travail fantôme' a été utilisé par bien des petits groupes d'étude comme guide pour un séminaire ou comme jalon d'une semaine d'étude. Dans les rencontres avec l'un ou l'autre de ces groupes, j'ai indiqué les textes que j'avais utilisés récemment sur bon nombre de ces thèmes, sans rattacher ces références à des passages précis de ma conférence. Ce guide, résultat de lectures poursuivies sur un sujet précis a été traduit par Agnès Bertrand et Philippe Litzer. J'en donne ici une version légèrement refondue, faisant une large place aux œuvres françaises utilisées. » Dans *Le Genre Vernaculaire*, Ivan Illich récidive avec 125 notes bibliographiques exposées sur cent pages (pp.357-459 du volume 2 des *O.C.*), qu'il inaugure ainsi : « Destinées aux étudiants de mon cours à Berkeley (automne 1982), et aux lecteurs souhaitant poursuivre la réflexion au-delà de mon texte, ces notes sont plutôt des annotations. Elles proposent des orientations de lecture, de recherche, elles éclairent ou prolongent des thèmes. » Ici, ce n'est aucunement une succession de titres d'ouvrages avec une appréciation sur le contenu de chacun, mais des notes rédigées à lire pour elles-mêmes, qui viennent compléter, enrichir, son texte que l'on peut parcourir séparément. Pour *H2O. Les eaux de l'oubli*, il innove, il met des appels de notes dans le corps du texte, mais regroupe les notes, toutes substantielles, en fin de volume, puis y ajoute une bibliographie « sèche », le tout de la page 517 à la page 556 en petits caractères. Avec *Du visible au lisible : La naissance du texte, commentaire du Didascalicon de Hugues de Saint-Victor*, il adopte la position plus scolaire, « académique » dirais-je, l'appel de note suit le mot qui mérite un commentaire et la note figure en bas de la page, note plus ou moins copieuse, plus ou moins indicative.

Comment apprécier ces bibliographies ? En ce qui me concerne, je sélectionne les titres que je ne connais pas et vais les consulter en bibliothèque. Cette quête se révèle précieuse, car ces livres inconnus possèdent aussi des bibliographies et ainsi m'incitent à chercher d'autres ouvrages, etc. Je peux également remarquer que sur tel sujet, tel ouvrage manque. Ivan l'ignorait-il ? Ou bien le considérait-il comme un ouvrage qui va de soi, aussi n'est-il nécessaire de l'indexer ? Ou bien, encore, car cela m'arrive je l'avoue, il refuse de faire une fleur à un auteur qu'il n'apprécie pas et du coup l'oublie ! À

plusieurs reprises je me souviens lui avoir indiqué certains ouvrages, lors de nos discussions « informelles », dont il n'a pas pris connaissance, manque de temps ? difficile à les trouver dans une bibliothèque américaine ? Les bibliographies constituent une source d'information sur les informations dont disposent un auteur.

Discuter, chercher, lire, noter, méditer, enseigner, écrire, échanger représentent certainement les huit moments de sa méthode (en grec *methodos*, avec *hodos* qui désigne le « chemin »), moments interchangeable entre eux et jamais définitivement fixés.

Qu'appelle-t-on penser ? Vous aurez reconnu le titre d'un passionnant ouvrage de Martin Heidegger, philosophe qui n'est peut-être pas vraiment détesté par Ivan Illich mais dont il répugnait à parler, et ce au pour au moins deux raisons, la première est son attitude vis-à-vis du nazisme et l'autre est son « jargon » (dénoncé en son temps par Adorno), pourtant, et cela n'engage que moi, je trouve de nombreuses parentés entre leurs pensées, tant sur la technique que sur la langue et leurs liens. *Qu'appelle-t-on penser ?* rassemble deux cours de l'année universitaire 1951-1952 (l'ouvrage publié en 1954 sera traduit en français par Aloys Becker et Gérard Granel, PUF, 1959), l'auteur y décrit le cheminement de la réflexion, comment, en d'autres termes, rendre intelligible le monde, et pour cela il y expose une démarche philosophique. Il considère que « Tout pensable *donne* à penser » (p.22) Il ajoute : « Mais il ne fait jamais ce don qu'en tant que ce qui donne à penser *est* déjà de lui-même ce qui exige d'être gardé dans la pensée. » (p.22) Et avoue que « *Ce qui donne le plus à penser est que nous ne pensons pas encore ;* toujours 'pas encore', bien que l'état du monde devienne constamment ce qui donne davantage à penser. » (p.22) Heidegger s'attache alors à bien expliciter le sens des mots qu'il emploie pour déployer son argumentation. Ces détours étymologiques appartiennent également à la méthode illichienne. Systématiquement, comme une action qui va de soi, Ivan Illich retrace la généalogie d'un mot, en cartographie les parcours géohistoriques, en pointe les modifications de sens, en dénonce la toxicité (en s'inspirant d'Uwe Pörksen et ses « mots-plastiques »), tout comme il s'attarde sur la synonymie (en utilisant fréquemment le dictionnaire de Carl Darling Buck, *A Dictionary of Selected Synonyms in the Principal Indo-European Languages*, The University of Chicago Press, 1949 et 1971, qui dorénavant trône sur mon bureau...) et aussi la métonymie. « Dire, c'est pour les Grecs, poursuit Heidegger, rendre manifeste, faire

apparaître, exactement faire apparaître le paraître et ce qui est dans le paraître, ce qui est dans son Épiphanie. » (p.29) C'est aussi à cette opération qu'Ivan Illich s'attelle scrupuleusement, avec minutie. Avec Heidegger, il pourrait affirmer que « Les mots sont alors pleins de sens, ou bien plus ou moins remplis de signification. Les mots sont comme des seaux ou des fûts, d'où on peut puiser un sens. » (p.140) Il adopte la même attitude envers les mythes qu'il s'évertue à décortiquer avant d'en mesurer l'impact historique, je songe ici à Babel, mais aussi à Pandore ou Prométhée. Mais à la différence de Martin Heidegger, la prose d'Ivan Illich est directe, simple, combative. Plus généralement, Ivan Illich semble hésiter à s'appuyer sur les philosophes allemands contemporains, qu'il doit lire dans le texte j'imagine, agacé par leur écriture alambiquée, aussi ne cite-t-il pas Georg Simmel, Hans Jonas, Günther Anders (dont les thèses sur la consommation « obligatoire » et l'aliénation généralisée des individus consentants par un système technique qui les domine subrepticement sont pourtant proches des siennes, sans compter leurs positions communes contre le nucléaire et pour le pacifisme) et bien sûr Martin Heidegger...

Qu'est-ce qu'enseigner ? Voilà une question illichienne, car ne l'oublions pas il s'affiche volontiers comme un « maître » qui soigne ses « élèves ». Ceux-ci peuvent avoir son âge... « S'instruire, enseigner, cela concerne des hommes qui savent qu'ils sont nés libres et qu'ils n'ont pas pour acquérir cette liberté à avoir recours à un traitement approprié. Quand apprenons-nous généralement ? Quand nous faisons ce qui nous intéresse. Ne sommes-nous pas, la plupart d'entre nous, curieux ? Nous voulons comprendre, donner un sens à ce qui se trouve face à nous, à ce à quoi nous avons affaire. » (*Une société sans école*, in *O.C.*, volume 1, p.370) Il partagerait volontiers cette observation de Martin Heidegger : « Pourquoi enseigner est-il plus difficile qu'apprendre ? Ce n'est pas que celui qui enseigne doit posséder une plus grande somme de connaissances et les avoir toujours disponibles. Enseigner est plus difficile qu'apprendre, parce qu'enseigner veut dire 'faire apprendre'. Celui qui véritablement enseigne ne fait même rien apprendre d'autre qu'apprendre. » (p.89) Je garde un excellent souvenir de mon séjour à State Collège durant l'été 1996, comme je le raconte brièvement dans cette *Introduction à Ivan Illich* (La Découverte, 2012), il n'était physiquement pas au mieux de sa forme, sujet à de fréquents maux de tête et des vertiges, néanmoins ses interventions étaient portées par tout un passé d'enseignant... Il pensait en pensant. Du reste, il poursuivait en marchant sur la route qui nous conduisait

dans une maison hôte et bien sûr au cours du dîner. Sa parole était parlante et sa pensée pensante. En cela il est un *maître*, je le dis au présent, car par ses livres nous l'entendons encore nous enchanter, tenez placez-les près de votre oreille, sa voix vient à vous, en vous comme une lumière, c'est curieux n'est-ce pas qu'une voix se fasse lumière ? Après tout, il y a bien des lumières qui sont des couleurs, non ? Je dis « maître » parce qu'Ivan refusait d'être un éducateur puisqu'il s'évertuait à déscolariser la société en commençant par déscolariser les individus, en 1978, lors d'une conférence intitulée « La langue maternelle enseignée », il affirme au public qu'il refuse « d'assumer auprès de vous une fonction d'enseignant – et à plus forte raison, d'éducateur. » (*OC*, vol. 2, p. 848)

Martin Heidegger constate que « Nommer quelque chose, c'est l'appeler par son nom. Dans un sens plus originel encore, c'est : l'appeler à venir à la parole. » (p.135) c'est précisément ce que je ressens en lisant Illich lorsqu'il désigne par un mot, après quelques précautions étymologiques, une chose, un sentiment, un fait, une action, une œuvre, la nommant il la dote d'une expression. Nommer elle ne peut s'esquiver et devient présente. Sa présence nous interpelle. Cette interpellation nous questionne. Ce questionner ouvre le chemin de connaître. Le connaître entraîne le penser. Encore Heidegger : « Aucun penseur n'est jamais entré dans la solitude d'un autre. Pourtant, toute pensée n'adresse jamais que du sein de sa solitude sa parole, d'une façon cachée, à la pensée qui la suit ou qui la précède. Ce que nous nous représentons comme les marques de l'influence d'une pensée, ce sont seulement les marques de la méconnaissance dans laquelle elle est tombée. » (p.248) Là encore, la disparition médiatique puis le retour d'Ivan Illich relève d'une connaissance qui génère sa méconnaissance... Après une gloire éditoriale internationale d'autant plus incroyable que régnaient alors le marxisme et le tiers-mondisme (le temps dit des « pamphlets », ses ouvrages sur la contre-productivité des institutions scolaire, médicale, de transport, etc., qui se révèlent passé un certain seuil) son œuvre tombe dans l'indifférence, et pire encore l'inexistence, pour maintenant depuis quelques années revenir, comme en témoignent ses livres à nouveau disponibles sur les tables des libraires et son nom présent dans les articles de la presse décroissante, par exemple.

Comment pense-t-il ? Avec l'histoire. Pourquoi l'histoire d'abord ? Comme je l'écris dans la petite *Introduction à Ivan Illich* sa principale qualité, celle qui lui sert à se présenter, est « historien ». Toutefois un historien hors discipline et entre les

disciplines... Dans tous ses ouvrages sans exception, et ce quelque soit le thème abordé, il mobilise les travaux des historiens pour reconstituer une histoire non chronologique, une histoire souvent du « temps long », une histoire plurielle, une histoire chahutée dans ses délimitations temporelles par de nouvelles bornes qu'il pose lui-même sur le champ qu'il laboure. Ce n'est pas un hasard si les deux historiens dont il fréquente l'œuvre depuis longtemps sont Arnold Toynbee (auquel il a consacré sa thèse en allemand soutenue en 1951, « Les fondements philosophiques de l'historiographie selon Toynbee » - et Lewis Mumford (1895-1990). À ce dernier, il emprunte sa périodisation de la « révolution industrielle » occidentale, en effet, pour Mumford (*Technique et civilisation*, 1934, traduction française, Seuil, 1950) cette nouvelle façon de produire, mais aussi de comprendre le monde et de le représenter, ne débute pas avec la machine à vapeur, mais avec l'horloge mécanique, dont la diffusion sera assurée par les cisterciens... D'où son ancrage dans le XII siècle d'Hugues de Saint-Victor, son ami, son contemporain. Ce recours à la genèse pour saisir les premiers ressorts d'un savoir, d'une théorie, d'une attitude, d'un sentiment, d'une pratique sociale, d'une habitude, d'une technique, de l'usage d'un outil, etc., il la trouve aussi chez Foucault, dont deux titres « collent » à la démarche d'Ivan : *Les Mots et les choses* et *Archéologie du savoir*. En 1986, à San Francisco, il prononce une conférence, « Pour une étude de la mentalité alphabétique », dans laquelle il revenait sur certaines naïvetés exprimées dans *Une Société sans école* et révélait : « Vous saisirez mieux mon raisonnement si je vous dis comment j'en suis venu à examiner ce domaine de l'enseignement. Mon terroir était la théologie. Dans ce cadre, je m'étais spécialisé en ecclésiologie, la seule tradition savante qui, dans l'analyse sociale, fait une distinction fondamentale entre deux entités : la communauté visible, dans laquelle s'incarne l'esprit, et la communauté toute différente que constitue la cité ou l'État. » (*Dans le miroir du passé*, O.C., vol.2, p.873) Dans cette ecclésiologie la préférence d'Ivan est la liturgie, aussi va-t-il « étudier la place occupée par la liturgie scolaire dans la construction sociale de la réalité moderne » (p.874) et constater que « la liturgie scolaire crée la réalité sociale au sein de laquelle l'éducation est perçue comme un bien de consommation nécessaire. » (p.875) Si Jean Robert et Barbara Duden repèrent dans l'œuvre d'Ivan au moins deux périodes (celle des « outils » et celle des « systèmes », pour aller bien trop vite), je pense avec d'autres, dont Jean-Pierre Dupuy et Olivier Rey, qu'il y a aussi une étonnante unité, j'écris « aussi », car ces deux positions ne sont pas antagonistes. Dès ses premiers textes (dont certains sont

réunis dans *Libérer l'avenir*, 1971), Ivan Illich considèrent, alors presque intuitivement, que c'est à partir de l'étude de l'institution « Église catholique » qu'il convient d'examiner ce qu'il advient, qu'il désignera plus précisément par la suite, par « institution », « contre-productivité », « profession mutilante », « autonomie », « la pauvreté moderne », etc. C'est ce qu'il étudie dans « L'origine chrétienne des services » (1987) et plus encore dans les textes conçus et rédigés avec Barbara Duden qu'il précise et dénonce cette corruption générée par le christianisme, à un moment donné de son histoire sociale. Je pense en particulier à « Passé scopique et éthique du regard. Plaidoyer pour l'étude historique de la perception oculaire » (1995) et à « L'ascèse à l'âge des systèmes. Propédeutique philosophique à l'usage chrétien des instruments, 1996/2002 » (*La Perte des sens*, Fayard, 2004, respectivement p.9 et s., p. 287 et s. et p.279 et s.). L'histoire qu'il relate se déroule devant un même décor, celui de la chrétienté, mais possède deux « moments », le premier débute à la fin du XI/début du XII siècle marquée par une nouvelle catégorie, *l'instrumentalité* et le second se manifeste à la fin du XX siècle/début du XXI siècle par la généralisation de *systèmes-techniques* (notion que Jacques Ellul apprécie). Sachant que ces temporalités ne se succèdent pas sagement, mais cohabitent, s'entremêlent. En 1967, il notait dans « L'Église désarmée » que « Le futur a déjà pénétré dans le présent. Nous vivons tous dans des temps différents. Le présent de l'un est le passé d'un autre et le futur d'un autre encore. (...) Le changement social implique toujours une transformation des structures sociales, une modification des valeurs formelles et, en fin de compte, un renouvellement de la conscience sociale. » (*Libérer l'avenir, O.C.*, vol.1, p.123) Si ce vocabulaire (« changement social » et « structure ») a vieilli, ce qu'il exprime « marche » encore et il nous faut bien sûr penser le décalage, la coexistence, la résistance, le rejet, l'assimilation à l'œuvre dans ce jeu sans règle de temporalités concurrentes qui dessinent le cadre de la pensée du penser.

À nouveau Martin Heidegger : « Parce que nous savons à peine en quoi repose l'essence de la langue, nous croyons naturellement que notre motocyclette, par exemple, qui se trouve dehors dans le parking de l'Université, est plus réelle qu'une pensée de Platon sur l'*idea* ou d'Aristote sur l'*energeia*, pensées qui pourtant s'adressent à nous et nous requièrent dans chaque concept de la science actuelle – et non là seulement – sans que nous prêtions véritablement attention à une relation que l'on prend à peine en considération. On continue toujours à croire que la tradition est passée et qu'elle n'est

plus qu'un objet de la conscience historique. » (p.117) C'est cette « tradition », grecque pour Heidegger, grecque mais aussi et surtout plus largement chrétienne pour Ivan Illich, qu'il nous faut considérer si nous voulons les accompagner sur leur chemin du connaître. « Mon monde, nous confie Ivan Illich, est celui des lettres. Je ne suis chez moi que sur l'île de l'alphabet. Cette île, je la partage avec beaucoup de gens qui, eux, ne savent ni lire ni écrire, mais dont la mentalité est fondamentalement alphabétique – comme la mienne. Et ils sont menacés, comme je le suis, par la trahison de ceux qui, parmi les clercs, désintègrent les paroles du livre en un simple code de communication. » (*Dans le miroir du passé, O.C., vol2, p.893*)

Alors, « penser Ivan Illich » qu'est-ce à dire ? Il ne nous prodigue pas une méthode entendue comme un mode d'emploi répondant à la question « Comment penser ? » Il n'élabore pas un système philosophique, dans lequel nous pourrions nous inscrire, pas plus qu'il ne forge des concepts que l'on pourrait utiliser. Pour moi, qui suis obligé en cette fin d'exposé d'incarner mes propos, la « pensée Illich » fait appel à l'étymologie, à la généalogie, à la critique et pour cela n'hésite pas à passer les frontières disciplinaires et culturelles. Cette « pensée Illich » invite alors à « penser Illich », c'est-à-dire à lui appliquer ses propres « façons de faire ». Il ne répond pas non plus à la onzième thèse sur Feuerbach de Marx et Engels, en pensant le monde pour le transformer, non, il croit même que le penseur ne peut en rien agir sur ce monde-ci, ni le réorienter, ni le rendre « meilleur ». Il pense pour exister, conscient que seule l'amitié est un miracle à cultiver. Aussi, la connaissance est-elle un chemin sans destination connue.